

[ Note : à trop lire James Ellroy, on en vient à faire pire et en plus condensé... ]

« L'attouchement est le commencement de toute tentative de s'emparer d'un individu ou d'une chose, de l'assujettir, d'en tirer des services exclusifs et personnels. »

– Sigmund Freud, *Totem et tabou* –

« Je me garde bien de tenir l'humanité pour responsable de ses maladies mentales. Mais mes sentiments changent du tout au tout, explosent littéralement, dès que je pénètre dans l'époque moderne, *notre* époque. Notre époque est *consciente*... Ce qui, autrefois, était simplement morbide, est devenu maintenant indécent. »

– Friedrich Nietzsche, *L'Antéchrist* –

## - ADIEUX A LA SEINE -

Les faits sont ce qu'ils sont. On ne peut les contredire, et plutôt que de les critiquer, il vaudrait encore mieux les avoir vécu.

Dans notre cas, cela s'annonce cependant quelque peu difficile. Car des deux protagonistes à notre affaire, l'un s'adresse actuellement à vous, et l'autre n'a plus grand monde avec qui discuter. Sauf si Dieu existe bien sûr, mais permettez-moi d'en douter, à moins qu'il n'ait que du mépris pour cette humanité dont il est le créateur, ou qu'il soit sadique, ou alors qu'il ait un sens de l'humour complètement tordu.

Bref... Vous voulez savoir ? Bah, après tout, si ça vous intéresse.

Tuer quelqu'un, cela fait le même effet qu'une première fois au pieu. On se souvient des détails ; comment on prend la fille, comment elle gémit et halète, l'odeur de ses cheveux, nos hésitations quand on la pénètre, comment elle vous suçait quelques minutes plus tôt, le nombre de fois où on l'a tiré pendant la nuit avant d'aller se rincer la défonceuse, et au matin, on se dit qu'on est drôlement mieux à faire de l'orgue plutôt qu'à s'astiquer le saxophone en solo. Ce qu'il s'est passé il y a un mois était du même genre. Les instants sont restés fixés dans ma mémoire, du moment où j'errais en voiture jusqu'à celui où j'ai largué son corps.

Mais en fait, vous, ce que vous aimez, c'est ranger les gens dans des cases taillées sur mesure, n'est-ce pas ? Savoir ce qui se passe sous mon crâne quand je rêve, quand je me masturbe ou quand je tue ? La branlette devient intellectuelle, merci messieurs Freud, Jung ou Lacan. Je m'en fous, c'est vous que ça regarde après tout.

Il devait être une heure du matin, et j'en étais arrivé au moment où les vidéos pornos ne suffisaient plus. Et ce besoin qui se rappelle à vous, comme une nécessité obsédante, de plus en plus fort, d'intensité croissante : jouir. Jouir pour de bon, profiter d'un corps qui se

débat sous votre poids, sous votre emprise. Et le pousser à bout, jusqu'au bout. Oui, j'avais bien du sexe, dans sa banalité, avec des partenaires épisodiques. Mais il y a un moment où ces quelques divagations en va-et-vient ne suffisent plus, c'est dans la tête, et l'ordre se répète, comme un fantasme régulier qui ne se réalise pas.

J'avais bu deux ou trois bières, la nuit parisienne était encore étouffante de la chaleur du jour, et je tournais sans but, aux alentours de Belleville. Le coin est tranquille en été, peu de monde dehors, personne pour vous emmerder. La gamine devait avoir dans les vingt ans, et elle avait du s'envoyer quelques verres de trop. Parfaite pour ce que j'avais à faire. J'étais inquiet au début. Mais ça s'est bien passé. Je me suis rangé sur le bord du trottoir, sans couper le moteur...

Vous avez remarqué ? La nuit, les flics sont moins de sortie dans Paname. On peut se foutre où on veut, ils viendront pas vous emmerder. Remarque, les ados avec leurs musique à la con qui passent sous mes fenêtres le soir, eux, j'leur mettrait bien quelques poulets au cul. Juste histoire de leur apprendre. Ca serait pas plus mal.

Mais là, pas une bleussaille à l'horizon. J'ai appelé la fille, on a échangé deux-trois mots. Elle avait de belles mains, et des seins bien serrés dans son soutif noir. Je voyais la bretelle de son soutien-gorge qui glissait le long de sa clavicule quand elle agitait son bras. Faut dire qu'elle tenait pas franchement droit, et elle a fini par s'accrocher à la voiture. Mon cœur s'est mis à battre, j'ai senti ce léger frisson à l'arrière de la nuque, ma bite s'est retrouvée à l'étroit dans mon calebar. Il me fallait cette salope.

Je lui ai proposé de monter. Elle a accepté. On a tourné un peu, on est descendu jusque dans le douzième. Elle déblatèrait des conneries et je regardais autant que je pouvais ces putains de mains qui s'agitaient, ces bras dénudés et ce léger duvet qui se devinait dessus. Les alentours du parc de Bercy étaient déserts. La bagnole dans un coin tranquille, je suis allé prendre la corde qui traînait dans le coffre. Elle savait pas, bien sûr, elle pensait que j'avais mon fric derrière, elle était partante pour un verre, un dernier, comme elle disait en s'esclaffant. Elle postillonnait à moitié, ses yeux, ses yeux, ils étaient troublés par l'alcool, ça manquait d'érotisme. J'ai donc pris la corde et un chiffon, celui qui me sert pour essuyer le pare-brise, dans le coffre de ma Clio.

Vous avez quoi, comme voiture, vous ? Parce qu'on a beau dire que les bagnoles dans Paris, c'est pas pratique, l'été, quand les rues sont désertées et que les types à Vélib's ne sont plus des centaines, c'est pas dérangeant la voiture. Ca devient même plus pratique que le métro ou le bus à la limite...

Bon, je suis revenu à l'avant. Je crois qu'elle a pas eu le temps de comprendre. J'ai agrippé ses poignets, et je lui ai croisé les bras derrière le repose-tête. Elle a bien tenté de gueuler, mais je lui ai balancé un coup dans la mâchoire à cette pute, ça l'a calmée d'entrée de jeu. C'est comme ça que mon père s'y prenait quand j'étais gosse. Avec moi ou mes frères, une bonne torgnole dans la gueule ; forcément, ça chiale un peu, mais pour sûr que le gosse vient plus vous traîner dans les pattes après ça.

Elle a fait pareil ; elle s'est mise à couiner, des larmes ont ruisselé sur ses joues pendant que je lui attachais les poignets entre eux et aux barres métalliques de l'appui-tête. Je voulais voir ses mains dépasser de chaque côté. Elle était là, à répéter sans cesse « qu'est-ce que vous voulez, qu'est-ce que vous voulez ? » entre deux sanglots. Je voulais plus voir son foutu regard fébrile, troublé par l'alcool et les larmes, je lui ai collé le chiffon sur le visage en lui disant de la fermer, et de ma main droite j'ai tiré sur son haut jusqu'à l'arracher.

Sa poitrine ressortait, comprimée dans les bonnets noirs de ses sous-vêtements, j'en pouvais plus, j'ai dégagé ma verge et j'ai commencé à m'agiter l'instrument en le frottant autour de son nombril, contre sa chair qui ondulait en tentant vainement de se dégager, coincée entre mes cuisses. Elle étouffait des râles sous le chiffon que je tenais toujours plaqué

contre sa tête, le sperme a giclé sur son corps en quelques brèves saccades. C'était allé trop vite, mon excitation, mon besoin n'était pas rassasié.

Le chiffon m'a servi à essuyer ma queue et devant son air plaintif insupportable et ses lèvres qui tremblaient et d'où s'écoulait un filet de bave, j'ai masqué à nouveau sa face, derrière son débardeur déchiré cette fois, vaguement attaché derrière son crâne. Je ne voulais pas la voir. Je ne voulais pas qu'elle soit ce qu'elle était, je ne voulais pas qu'elle soit *elle*. Elle était à *moi*, j'en faisais ce que j'en voulais.

Il fallait que je me calme. Reprendre plus lentement. Enlever ses chaussures, son pantalon, calmer ma respiration. Cette traînée portait un string, et elle essayait de se refuser à moi ? Comment supporter que la provocation, la stimulation qu'elle créait chez les hommes ne soit qu'une apparence, qu'une contradiction, qu'un interdit de plus. Mes mains glissaient sur son corps, ses cuisses, ses hanches, ses aisselles, frôlant la peau, jouant avec le satin de ses dessous. J'apposais mes mains ouvertes sur sa poitrine, l'enfonçait, la malaxait, puis dégrafait le soutien-gorge qui dévoila en glissant les deux tétons rouges que je venais lécher et mordre.

Avec les clés de la voiture, j'entaillais les lanières de son string pour lui enlever. Elle aurait pu avoir la chatte épilée, comme dans les films pornographiques, mais sa toison m'arrêta un instant. Je ne sais plus ce qui se passait alors, je me souviens seulement de sa respiration haletante, inquiète, en attente de ce qui allait suivre. Je me souviens, l'empalant sur mon sexe, allant de plus en plus vite, frôlant la toile du siège passager avec mes testicules. Je ne pouvais plus m'arrêter, ma laitance avait beau se répandre, me stopper un instant le temps de l'évacuer, je reprenais sans cesse mon mouvement régulier. Son corps tapait contre le siège avec un bruit atténué, ponctué de ses gémissements de protestation.

Et puis le débardeur s'est détaché, il est tombé entre nos deux corps, dévoilant à nouveau son visage. Je n'ai pas pu supporter ce regard apitoyé, ces traits pitoyables. J'ai saisi son cou, mes deux mains ont serré, serré, encore, plus fort, toujours. Mes doigts se sont enfoncés dans sa peau, le contour de mes ongles s'est empourpré, son rythme sanguin ne faisait qu'un avec moi, je sentais ses palpitations régulières, puis affaiblies. Elle se débattait, puis s'est affaissée. Et il n'y a plus rien eu.

Ses yeux sont restés ouverts, face à moi. La rage. La haine. Il n'y avait à présent plus que ça. Après avoir apprécié ce corps, il me révoltait soudain. J'ai cherché à tâtons le premier objet qui effleurerait mes doigts. J'ai refermé mon étreinte sur les clés et j'ai frappé avec, éraflant, entaillant, enfonçant. Certaines plaies suintaient, répandant le liquide rouge en minces filets. Après plusieurs secondes, je contemplais ce visage qui n'en était à nouveau plus un.

J'ai détaché ses poignets, léché ses doigts un long moment, puis j'ai extrait mon membre encore dur de son corps inerte. Posant ma main contre son menton pour repousser sa tête en arrière, je me suis masturbé une dernière fois.

Inspiration, expiration. J'étais vidé. Épuisé. J'ai remis les clés dans le contact après avoir gratté le sang qui les imprégnait. La voiture a démarré. Nous sommes allés jusqu'en bord de Seine.

Je n'ai jamais aimé la Seine. Trop sombre, trop puante. Elle le semblait encore plus ce soir-là. Ces péniches qui larguent leur kérosène dans l'eau, sûrement des SDF qui pissent dedans la nuit, ce mélange immonde que l'on ose appeler fleuve...

Elle n'était pas bien lourde. Elle a basculé par-dessus bord sans difficulté, sa main glissant sur le muret, comme pour tenter de se rattraper une dernière fois. Il y a eu un bruit d'eau, et son corps blanc a disparu. Et, plus rien. Adieu.

Je suis rentré chez moi. Et je suis resté cloîtré deux jours. Je tremblais en y repensant. Vous savez, cette sensation qui vous prend parfois, quand vous êtes seul. Vous regardez la fenêtre ouverte, et vous vous demandez si vous n'allez pas sauté. Si vous restez. Ou pas. Je suis resté.

Mais cela n'a plus d'importance à présent. Me voilà coupable, à peu de choses près officiellement. Il ne reste plus qu'à formaliser tout ça, Doc'.  
Autre chose pour votre service ?